

du violon, il ne cessa de dire à demi-voix, quelquefois à voix haute, les choses les plus incohérentes. Quoique persuadé qu'il eût d'immenses richesses, il accepta avec empressement une pièce de monnaie que nous lui offrîmes. L'hôte chez lequel nous étions logés nous dit que notre musicien passerait la soirée au cabaret; qu'au reste il était bruyant, mais jamais dangereux.

.....

XIX.

MÉMOIRE SUR CETTE QUESTION :

EXISTE-T-IL DE NOS JOURS UN PLUS GRAND NOMBRE DE FOUS
QU'IL N'EN EXISTAIT IL Y A QUARANTE ANS ? ¹

Question moins indifférente qu'elle ne le paraît d'abord, s'il est vrai que sa solution puisse éclairer l'opinion publique, et fixer les idées sur un point important de l'histoire des infirmités de l'esprit humain.

Il est incontestable que l'accroissement de la population, que les excès inséparables des progrès de la civilisation ont fait augmenter le nombre des insensés; mais cette augmentation est lente et progressive; elle serait restée inaperçue comme celle de quelques autres maladies, si plusieurs circonstances n'eussent concouru à rendre cette augmentation plus apparente que réelle.

Il est vrai que dans un même pays, dans une même ville, le nombre des fous, le caractère des folies, varient suivant des causes accidentelles faciles à apprécier; il est encore vrai que les proportions ordinaires se rétablissent bientôt après la cessation de ces causes. Mais je ne veux parler ici que de cette effrayante augmen-

¹ Lu dans la séance publique de l'Académie royale de Médecine, le 23 juillet 1824.

tation du nombre des aliénés qui, dit-on, menace la France comme d'une calamité propre au temps présent.

Je ferai observer que cette crainte n'est pas nouvelle, que les médecins commencèrent à jeter l'alarme, et que les administrations contribuèrent plus tard à la rendre générale.

Les plaintes sur l'augmentation du nombre des insensés éclatèrent en Angleterre dès l'année 1788, époque de la maladie de Georges III. Herberden, en 1801, démontra le peu de fondement qu'avaient ces plaintes, et dissipa les inquiétudes qui s'étaient alors manifestées chez nos voisins, comme elles cherchent à s'accréditer aujourd'hui parmi nous. Les craintes se renouvelèrent en 1812 et 1813, lorsque le parlement britannique ordonna qu'il serait fait dans les trois royaumes une enquête sur le sort des aliénés; le docteur Burrows, dans un ouvrage imprimé en 1821, a cherché à rassurer les esprits par d'excellens raisonnemens, appuyés des relevés faits par le docteur Willan; il résulte de ces relevés, que depuis 1801 jusqu'à 1819 inclusivement, le nombre des insensés dans la ville de Londres n'était augmenté que cinq individus.

Langermann, qui avait fait une étude particulière des maladies mentales, imprimait, en 1797, que le nombre des aliénés augmentait en Allemagne, et pour preuve de cette assertion, il disait que, dans les maisons de correction et dans les hospices de Waldheim et de Torgow, les places ne suffisaient plus pour les insensés qu'on y présentait, quoique dans l'espace de vingt-cinq ans, depuis 1772 à 1797, on eût porté ces places de

308 à 630; mais à cette époque, Langermann avait acquis une grande réputation, et Reil, son disciple, préparait la publication de son ouvrage sur le traitement psychique de la folie.

Depuis 40 ans, je n'ai cessé d'entendre répéter cette question : *y a-t-il plus de fous maintenant qu'autrefois?*

L'accroissement des aliénés dans les établissemens publics a commencé, à Paris; dès l'année 1804. Plus tard, les places ont manqué dans plusieurs grandes villes de France. Depuis peu de temps on remarque un plus grand nombre de fous dans quelques états d'Allemagne. Et de ces faits est résultée la croyance que le nombre des fous augmente d'une manière effrayante. On s'est hâté d'expliquer cette augmentation avant de s'assurer si elle était réelle; on a abandonné des faits pour se livrer à des considérations générales. Les circonstances graves à travers lesquelles nous avons vécu ont paru des raisons suffisantes pour motiver cette déplorable augmentation.

Voyons d'abord si l'étude et l'appréciation des causes de la folie conduisent à la solution du problème. Peut-être en découvrirons-nous quelque cause d'une influence assez générale, assez permanente pour produire une maladie qui menace d'envahir non-seulement la France, mais encore l'Europe entière. On l'a dit, on l'a imprimé; mais l'a-t-on prouvé?

Les causes physiques, l'hérédité, les lésions cérébrales de l'enfance, les scrofules, l'épilepsie, les progrès de l'âge exercent sourdement leur action, et cette action est à-peu-près invariable dans tous les temps.

On peut dire la même chose des passions primitives : elles sont trop dépendantes de l'organisme pour ne pas exercer un influence à-peu-près constante et renfermée dans les mêmes limites. Nul doute que pendant la révolution, la terreur n'ait été funeste à quelques individus, et même dès le sein maternel. J'ai le premier signalé cette cause de folie. J'ai noté ces faits, afin de les rapprocher d'autres faits analogues. Les individus que cette cause a prédisposé à la folie appartiennent aux provinces qui ont été plus long-temps en proie aux horreurs de la guerre civile. En 1814 et 1815, la faveuse qui se répandit en tous lieux par l'approche et par la présence des troupes étrangères, produisit quelques folies, mais depuis long-temps il n'en reste plus de trace.

L'indifférence en matière de religion est telle en France, qu'on n'y observe point de folies provoquées par le fanatisme religieux ou par la mysticité; et si depuis trente ans, dans trois circonstances différentes, inutiles à rapporter, il s'est montré quelques monomanies produites par l'exaltation religieuse, elles ont été peu nombreuses, et elles ont presque aussitôt disparu.

Si l'éducation générale a perdu sous beaucoup de rapports, il n'en est pas moins vrai que l'éducation de la première enfance n'est plus entachée de ces vices signalés par Malebranche, vices qui exposaient l'homme à tous les égaremens de l'imagination effrayée dès le berceau : aussi ne voyons-nous plus la démonomanie qui, pendant trois siècles, a affligé le monde civilisé.

Les passions sociales, telles que l'ambition, l'amour des honneurs, l'avarice, ont eu, comme dans tous les

temps, leurs succès et leurs revers. Les coups de la fortune, soit qu'elle élève, soit qu'elle renverse, ont été de nos jours plus brusques et plus inattendus; mais les maux qui en résultent n'atteignent que peu d'individus et se perdent dans la masse de la population.

La société est tellement constituée, que les passions sociales, qui agissent sur la raison humaine, peuvent varier; mais elles se balancent, se font équilibre, et s'exercent sur les peuples, à-peu-près en nombre égal, dans tous les temps. Le fanatisme politique et les maux qu'il entraîne après lui ont fait éclater quelques folies; mais tous les médecins ont observé que, pendant qu'il s'appesantissait sur notre patrie avec plus de fureur, il y avait moins de maux de nerfs et moins de folies. Y eut-il en France plus d'exaltation dans le fanatisme politique et d'effervescence dans les passions que depuis 1786 jusqu'en 1792? La société entière semblait être frappée de vertige.

Dans quelles villes, dans quelles provinces, l'exagération des idées, l'emportement des passions ont-ils été plus énergiques qu'à Lyon, à Marseille, à Nîmes, et dans tout le midi de la France? En 1810, lorsque je visitai pour la première fois les hospices de ces villes et de ces contrées, il n'y avait pas un aliéné de plus qu'un demi-siècle auparavant. J'indiquerai plus tard les époques et les causes de l'augmentation apparente du nombre des aliénés dans les hôpitaux.

Quel royaume a été plus horriblement tourmenté par le déchaînement de toutes les passions que l'Espagne depuis la première invasion des Français, et cependant

s'apercevait-on, en 1817, que le nombre des aliénés eût augmenté? Dans cette même année, le docteur Hurtado voulut bien se charger de remettre à feu Luzuriaga, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine de Madrid, une série de questions que j'avais rédigée sur les établissemens des aliénés, et sur le personnel de ces malades en Espagne. Luzuriaga adressa ma note aux juntas administratives des hôpitaux des principales villes du royaume, et dans aucune des réponses dont je possède les originaux, datés de la fin de cette année 1817, on ne se plaint de l'augmentation du nombre des fous en Espagne. Au reste, lorsque je communiquai les résumés de ces réponses à la Société de l'école de médecine, chaque membre fut surpris du petit nombre d'insensés renfermés dans les hôpitaux de ce pays.¹

Le docteur Anceaume, en 1818, visitait l'Italie, dans l'intention particulière de faire des recherches sur l'état des aliénés de ces contrées. Ce médecin n'entendit nulle part se plaindre de l'augmentation du nombre de ces malades. Nulle part à cette époque en Italie, à l'exception de Florence, d'Aversa dans le royaume de Naples, on ne s'était occupé d'améliorer le sort de ces infortunés.

L. Valentin, cet infatigable observateur, dans son *Voyage médical en Italie*, fait pendant l'année 1820,

¹ A la fin de 1817, il n'y avait que 509 aliénés dans les hospices de Madrid, Cadix, Valence, Tolède, Barcelone, Tarragone, Sarragone, Cordoue.

ne négligea point les aliénés; il fait connaître le nombre total des fous existant dans l'hôpital de chaque ville; il tient note du nombre des hommes insensés comparé à celui des femmes. Valentin n'aurait pas manqué de signaler l'augmentation du nombre des aliénés en Italie.

Ainsi, quoique les commotions politiques n'aient augmenté le nombre des aliénés ni en France, ni en Espagne, ni en Italie, on peut en conclure que les commotions politiques qui ébranlent les empires, qui exaltent les passions, agissent sur notre raison à la manière des idées générales qui, dans chaque siècle, dominant les esprits. Ce ne sont point des causes prédisposantes, ce sont des causes excitantes qui mettent en jeu telle ou telle passion, qui impriment tel ou tel caractère à la folie, mais leur influence est temporaire. Si les folies, causées par les passions sociales, sont plus nombreuses aujourd'hui en France, les folies produites par l'amour, par le fanatisme religieux, sont beaucoup plus rares; s'il y a plus de suicides dans les temps modernes, les démonomanies sont beaucoup plus rares.

Si les agitations sociales étaient la cause de ce grand nombre de fous dont on s'effraie, cette cause, pendant la restauration, n'aurait exercé son influence que sur une portion très limitée de la population; car jamais la masse du peuple n'a été plus calme ni moins propre à être excitée, et cependant l'augmentation du nombre des aliénés a été tout aussi remarquable dans les classes inférieures que dans les classes élevées de la société.

Ce n'est donc pas dans l'étude des causes de l'aliéna-

tion mentale, modifiées par les circonstances, qu'il faut chercher à résoudre la question qui nous occupe. En effet, les médecins anglais ont attribué l'augmentation des aliénés chez eux à des causes qui nous sont étrangères. Les Allemands ont eu recours à des explications qui ne sont applicables ni à l'Angleterre ni à la France; tandis que chez nous on accuse des circonstances qui n'ont exercé aucune action ni en Angleterre ni en Allemagne ¹.

Cependant le nombre des aliénés augmente partout; les hôpitaux s'encombrent; les administrations charitables s'alarment de ce surcroît de population et de la dépense qu'il nécessite. Quelle est donc la cause de cette augmentation? est-elle réelle? n'est-elle qu'apparente? pour en juger, il me suffit d'exposer les faits.

Lorsqu'un prix fut solennellement proposé à tous les médecins de l'Europe, le *croup* fut l'objet d'une préoccupation générale; cette maladie fut le sujet des recherches de tous les médecins; tous les enfans mouraient du croup; les mères ne craignaient plus pour eux que le croup. La terreur du croup a fait place à l'effroi que causent les inflammations et les hydropisies cérébrales. Ces maladies semblent s'être multipliées, parce qu'on les a mieux étudiées, et parce qu'on en parle davantage. Il en avait été de même des maladies du cœur pendant que le célèbre Corvisart faisait ses savantes leçons de clinique à la Charité.

¹ Voyez *Recherches sur l'état actuel en Allemagne des doctrines médico-légales, relatives aux aliénations mentales*, par M. Taufflieb (*Annales d'Hygiène et de Médecine légale*, 1835, tom. XIV, pag. 154).

L'auteur d'un ouvrage qui a pour titre, *Institution des sourds et muets* (1776), commence le chapitre premier par cette question : *Pourquoi voit-on aujourd'hui plus de sourds et muets qu'il n'en avait paru jusqu'à présent?* Depuis trente ans, vient-il au monde plus d'enfans sourds et muets qu'il n'en naissait auparavant? La ville de Paris en renferme un grand nombre; on en annonce de toutes parts dans les provinces, et nous apprenons qu'il s'en trouve aussi beaucoup dans les royaumes qui nous environnent. Je crois, répond l'auteur, que cette infirmité s'est toujours tenue dans une proportion égale à tous nos maux : s'il paraît aujourd'hui plus de sourds et muets que dans les temps qui nous ont précédés, c'est que jusqu'à nos jours on tenait éloignés de la société les enfans qui naissaient privés de la faculté d'entendre et de parler. L'état de sourd et muet ne présentait qu'une situation affreuse, et semblait être, dans l'ordre naturel, un mal sans remède. Les parens se croyaient déshonorés d'avoir un enfant sourd et muet; ils pensaient avoir rempli toute justice à son égard en pourvoyant à sa nourriture et à son entretien, en le soustrayant pour toujours aux yeux du monde, en le confinant dans le secret d'un cloître ou dans l'obscurité d'une maison inconnue..... Aujourd'hui il n'est plus question d'enfermer les sourds et muets, etc.....

Ce que disait, il y a cinquante ans, l'abbé de l'Épée, en parlant des sourds et muets, n'est-il pas d'une application parfaite aux aliénés? Victimes des préjugés de l'amour-propre, de l'ignorance, et de la conviction de

leur incurabilité, ces malheureux étaient soustraits jadis aux regards du public, bannis de la société, renfermés dans des cachots. Lorsque Pinel eut brisé les chaînes des insensés, une ère nouvelle commença pour les aliénés. Ces malheureux furent traités comme des malades, ils devinrent l'objet d'un intérêt spécial; les préventions diminuèrent, l'espoir d'obtenir leur guérison gagna les cœurs, on réclama les secours de la médecine. Avertie de ses ressources, la médecine des maladies mentales fit de grands progrès; elle abandonna le traitement exclusif adopté jusque-là; elle chercha de nouvelles méthodes thérapeutiques; elle les varia suivant les causes mieux connues, les symptômes mieux appréciés, et la marche de ces maladies mieux étudiée. Aux secours de l'hygiène, aux remèdes fournis par la pharmacie, les médecins aujourd'hui associent et substituent souvent les moyens moraux, sorte de médecine méconnue, impraticable autrefois, mise en pratique de nos jours, même dans les hôpitaux, médecine plus féconde en succès qu'on ne pense généralement.

Les faits se sont multipliés, ont surgi de toute part pour confirmer les heureux effets de l'application des nouveaux principes qui président au traitement des maladies mentales.

M. de Pastoret¹ donne les résultats suivans du traitement des aliénés dans les hospices de la Salpêtrière et de Bicêtre. Depuis le 1^{er} janvier 1804 jusqu'au 1^{er}

¹ Rapport au conseil général des hospices, sur les hôpitaux et hospices de Paris. Paris, 1816, in-4.

janvier 1814, 3943 insensés des deux sexes ont été admis dans ces deux hospices; il en sorti 2149 guéris, c'est-à-dire plus de la moitié.

M. Desportes, membre de la commission administrative des hospices et hôpitaux de Paris, dans les *Comptes rendus au conseil-général des hôpitaux sur le service des aliénés* dans les hospices de la Salpêtrière et de Bicêtre, depuis 1801 jusqu'à 1833, a constaté que le tiers des insensés des deux sexes admis sont sortis guéris de ces deux maisons. Si M. l'administrateur eût défalqué des individus reçus dans ces hospices comme aliénés en traitement, les idiots, les épileptiques et les vieillards tombés en démence sénile, la proportion des guérisons eût dépassé la moitié des admissions. Ces résultats sont de nature à consoler les familles affligées d'avoir un de leurs membres atteint de folie. Et quelle est, en effet, la maladie grave et chronique dans le traitement de laquelle la médecine obtienne des succès plus nombreux?

Si, de ces résultats obtenus dans les deux hôpitaux de Paris, on rapproche les guérisons opérées à Charenton et dans plusieurs villes des départemens, il faudra bien convenir que le traitement des maladies mentales a fait, de nos jours, de grands progrès, qu'il guérit un grand nombre d'aliénés, tandis qu'auparavant la guérison d'un fou passait pour un phénomène.

Tandis que les étrangers traduisent les ouvrages des médecins français qui ont écrit sur cette matière, et qu'ils viennent visiter nos établissemens, assister à nos leçons, suivre notre pratique, en un mot, appren-